Titre : **EVACUATION DES TROUPES ALLEMANDES** **SEPTEMBRE 1871**	Référence : **ANCESTRAMIL** **1870-La Commune**
Auteur : **JULES CLARETIE**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **HISTOIRE DE LA REVOLUTION DE 1870-1871** **F. AUREAU** **IMPRIMERIE DE LAGNY**	Transcripteur : **MFR** Date : **2011**

Ancestramil

EVACUATION DES TROUPES ALLEMANDES
SEPTEMBRE 1871

La loi qui autorisait le Président à conclure un traité avec le gouvernement de Berlin, avait été votée par 533 voix contre 31.

Le projet de loi avait permis, dès le 19 septembre, aux départements de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise et de l'Oise, sans compter les autres départements, d'être en partie délivrés des Allemands.

Il faudrait constater ici la joie profonde, le soulagement patriotique des populations à mesure que les troupes françaises reprenaient possession des villes où les Allemands avaient si longtemps séjourné. Des larmes de joie montaient aux yeux, des sanglots gonflaient les poitrines lorsque se faisaient entendre, au loin, les premières notes allègres du clairon français. On saluait de cris enthousiastes l'apparition du premier *pantalon rouge*. Les populations affranchies jetaient des fleurs à ces malheureux soldats vaincus dont on saluait le retour comme une certitude de revanche. Aux environs de Paris surtout, l'évacuation des forts du Nord et de l'Est de la capitaine, avait lieu avec une solennité frappante et pleine de pittoresque.

Le départ des troupes allemandes ayant été poussés avec beaucoup d'activité depuis la première quinzaine de septembre, il ne restait plus d'ailleurs dans les forts que le personnel strictement nécessaire pour leur garde. Quant au matériel, il avait été depuis longtemps soigneusement emballé et dirigé sur l'Allemagne, à un clou et à une vis près, a-t-on dit. Le tempérament soigneux de l'Allemand se montrait en cette circonstance comme en toutes autres.

Le matin du 20 septembre 1871, à cinq heures, les soldats bavarois, qui étaient demeurés autour de Paris après le départ anticipé des Prussiens, étaient rangés, avec armes et bagages, sur les glacis des forts occupés par eux et se mettaient en route dans l'air frais de l'aurore.

"Malgré l'heure matinale, dit un témoin, la population des villages situés autour des forts était sur pied, battant des mains au départ des envahisseurs et poursuivant de ses huées quelques retardataires. Entre six et sept heures, un officier d'état-major français, suivi d'une petite escorte de chasseurs et, à une plus longue distance, d'un peloton d'infanterie, s'arrêtait à l'entrée de chaque fort.

Un officier prussien, également à cheval, se rendait alors au-devant du Français, et, tandis que l'escorte se rangeait sur les talus, tous deux franchissaient le pont-levis. Dans la cour intérieure, un officier du génie prussien, l'intendant du fort et quelques employés militaires attendaient. Puis, toutes ces personnes se rendaient dans la chambre du commandant du fort, où les clefs et l'inventaire des localités intérieures étaient remis à l'officier français." Ainsi avait eu lieu, un matin de janvier, la reddition lugubre des forts de Paris aux mains allemandes. L'or de la France, l'or de son travail et de son épargne, rachetait ces pierres et cette terre que son courage n'avait pu sauver.

Les formalités une fois remplies, tous les Prussiens montaient à cheval et sortaient du fort, accompagnés, jusqu'à la distance de 300 à 500 mètres, où se trouvaient un de leurs détachements, par l'officier français et ses chasseurs. Immédiatement après, les postes extérieurs étaient occupés par la troupe de ligne; mais le drapeau ne devait être arboré sur la plupart des forts que dans la soirée, lorsque les régiments destinés à y tenir garnison et le matériel y arrivèrent.

"En revanche, dit encore le témoin que je cite, les drapeaux tricolore apparaissaient à toutes les fenêtres à Saint-Denis, à Nogent, à Pantin, à Romainville, partout enfin où la population avait à cœur de témoigner sa joie du départ des étrangers. Saint-Denis surtout avait un véritable aspect de fête; ce même jour, les monuments funèbres de la cathédrale étaient rendus à la curiosité des visiteurs pour la première fois depuis plus d'une année."

L'état matériel dans lequel les Allemands nous restituaient les forts était d'ailleurs pitoyable. La plupart de ces forts se trouvaient dans un délabrement complet. Une eau stagnante, verdâtre, croupissant dans leurs fossés, en répandant une odeur repoussante.
Toutes les embrasures du Fort de l'Est, par exemple, toutes ses meurtrières étaient vides de canons; nulle part, dans aucun coin, on n'eût pu découvrir la trace d'une arme, si détériorée quelle fût, le moindre projectile. Tout avait été enlevé consciencieusement. Il ne restait que les campements qui, la nuit précédente, servaient aux soldats bavarois. La chapelle avait été convertie en écurie et ne magasin à fourrage. Au fort d'Aubervilliers, les Prussiens avaient emporté le bois de chauffage et *emballé les fenêtres des casernes.*

C'est le 114e de ligne qui occupait tous les forts remis le 20 septembre aux mains de l'autorité française.
Au moment où le drapeau français remplaça sur ces forts le drapeau bavarois, un long cri de : "Vive la France !" s'échappa de toutes les poitrines des pauvres gens accourus.

Les garnisons prussiennes des forts de Romainville, de Nogent, de Rosny et de Noisy se concentraient au village de Louvel, qui leur servait de première étape.

****

Ancestrami